



## Section clinique Aix-Marseille

La Newsletter n° 4

Novembre 2017



### Au sommaire :

- ◆ A paraître : *Entrées dans la psychose*, ouvrage présenté par **Nathalie Georges-Lambrich** (LQ n° 748 – samedi 11 novembre 2017)
- ◆ L'artiste et l'amour :
  - *On ne badine pas avec l'amour* - Entretien avec Véronique Olmi, auteure - Propos recueillis par **Elisabeth Pontier & Benoît Kasolter**
  - *Le bel inconnu* - Un amour, pas sans le père... par **Sylvie Goumet**



Voici le quatrième numéro de la Newsletter de la Section Clinique – session 2018. Cette année encore, nous faisons appel à votre curiosité. Tout ce qui peut préparer la prochaine session de Section clinique « Lacan et l'amour » et sa Propédeutique : « Déprise sociale et nouvelles formes cliniques des psychoses » nous intéresse.

Nous vous proposons deux textes cardinaux pour aborder ces enseignements. N'hésitez pas à nous

proposer vos idées et vos textes.

Nos rubriques :

**Mots d'amour** : une citation un extrait de Lacan sur l'amour votre qui vous a marqué.

**Partenaires symptômes** : fragments de clinique sous transfert.

**On nous a confié** : interview, propos recueillis, anecdotes, souvenirs sur les surprises de la vie amoureuse.

**L'artiste et l'amour** : la peinture, la photo, le cinéma... faites-nous part de ce que vos découvertes nous disent sur l'amour aujourd'hui.

**Les inscriptions sont possibles sur <http://www.section-clinique.org/>**

**Sylvie Goumet et Patrick Roux**  
Avec le concours de Véronique Villiers

# Lacan Quotidien



n° 748 – Samedi 11 novembre 2017 – 15 h 13 [GMT + 2] – [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)



## **Psychoses : questions cliniques**

**EN AVANT**

**Entrées dans la psychose, par Nathalie Georges-Lambrichs**



## **Entrées dans la psychose**

### **par Nathalie Georges-Lambrichs**

Ayant colligé trente-quatre textes, Hervé Castanet nous propose aujourd'hui le fruit de son travail : un ouvrage, intitulé *Entrées dans la psychose. Études cliniques*. Voilà qui tombe à pic pour le prochain congrès de l'Association mondiale de Psychanalyse à Barcelone.

Face au monde, inqualifiable, Beckett installa le pantalon, innommable. Aucun des deux ne pouvant faire pièce à l'autre, chacun n'a plus qu'à penser leurs rapports passionnants, que l'on ne peut que complexifier en y ajoutant la science, la *jouissance* qui met en pièces l'univers. Fou est le monde, dénaturé, virtualisé et d'autant plus réel, fous, ceux qui l'habitent, folles, les « solutions » prêtes à porter. Discrètes se font néanmoins les inventions que chacun peut produire, à condition de s'y compter et d'y persévérer, cap contre le pire.

Dès lors, les modalités de l'axiome lacanien « n'est pas fou qui veut » (p. 197) trouvent à se décliner, à partir du « trouble au joint le plus intime du sentiment de la vie » qui est une boussole pour l'analyste, ainsi que le lien social, lequel « ne s'instaure que de s'ancrer dans la façon dont le langage se situe et s'imprime, se situe sur ce qui grouille, à savoir l'être parlant » (p. 207).

Donc ça grouille..., selon quelle logique temporelle ?

Les traitements exposés, qu'il s'agisse de cures ou de traitements brefs conduits au CPCT, sont centrés sur le corps et ses dérèglements. Le corps est percuté par le son, le phonème ou le signifiant, et son image dans le miroir « masque la fonction des orifices » (p. 259). Référés aux corpus freudien et lacanien, éclairés par les lectures qu'en a données Jacques-Alain Miller, les « cas » sont donc orientés par la considération et le maniement de l'intraitable qu'est l'affect de jouissance, quand il est disjoint de la vérité menteuse scellée dans le fantasme (p. 191).

### *Approche modale vs nosographie*

Nos maîtres anciens en psychiatrie faisaient, sans en vouloir rien savoir, l'impasse sur le sujet de l'inconscient. Par quelques dissonances déjà audibles dans sa thèse, où il récuse, par exemple, la rectification cognitive qu'il nomme ironiquement « éducation nosocomiale » (p. 27), Jacques Lacan introduit dans ce concert une fausse note, à savoir les entretiens « à bâtons rompus », inventés avec Aimée, qui feront la matière de sa thèse.

Presque un siècle plus tard, c'est toujours le même défi : trouver l'élan pour donner vie à la parole qui plombe les sujets dans la psychose, si discrets qu'en soient les signes. À prévention impossible répondent attention décuplée et capacité d'inventions, moteurs de la manœuvre du psychanalyste, qui fraye un espace propice à l'élaboration originale de chaque analysant. Aboutie, celle-ci enseigne le clinicien, et prend place dans une série définitivement incomplète où tout cas porte un nom, et une signature. Voilà qui provoque les cliniciens à y mettre du leur, en lisant, en écrivant.

Une petite fille craint qu'on ne la vole. Ce n'est pas nouveau, certes, à ceci près que cet énoncé est le fruit d'une traversée d'« une voix venue d'ailleurs » (p. 31 & *sq.*). L'hallucination, conséquence du lâchage imaginaire, ne traite celui-ci qu'en court-circuit. Enregistrée, elle devient le point-nœud où s'articulent dans la parole les formations – rêves, souvenirs, récits – permettant que le sujet se stabilise au moyen d'un néo-fantasme, via l'activation d'un « pseudo-œdipe ». « Dire en séance permet de mordre sur le réel hallucinatoire » (p. 39).

Un analyste fait apercevoir, via une série de cas d'enfants et d'adolescents, dans quelle logique de trous et de bords il se repère. Avec un enfant de cinq ans qui fait corps avec sa mère, il visionne des dessins animés, et cette extension sur mesure de la matrice du stade du miroir (p. 42) règle le déficit imaginaire aperçu. Tantôt partenaire, tantôt instrument, il parvient à soutenir et accompagner le *parlêtre* qui se déplace avec son corps dans l'espace ainsi structuré pour ne pas sombrer sous les injonctions du symbolique rééllisé.

Quand c'est la matrice de l'opposition du oui et du non qui est anéantie, Juliette parvient à arrêter la métonymie infinie de son être de déchet en élisant, avec le soutien de l'analyste, un objet qui la représente.

Parfois l'interlocuteur se pluralise, comme dans le cas de Norbert qui met à profit les « espaces interstitiels » pour construire la fiction de son roman familial, donner une place discursive à ses handicaps assumés et témoigner du sérieux de son ironie dévastatrice au point de faire se réinventer le dispositif institutionnel dans lequel il est reçu, afin de permettre à sa singularité de se dire.

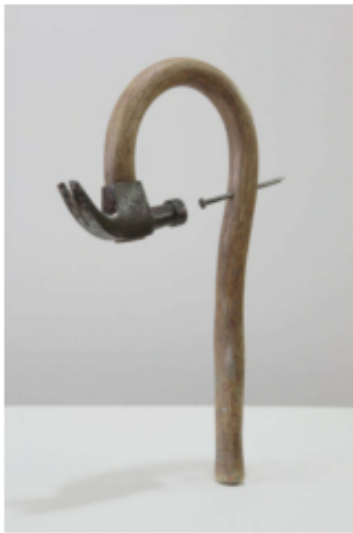
Dans chaque cas, les effets de la causalité psychique isolée et articulée par le clinicien à la manière de manœuvrer le transfert (qui en découle), sont proposés à la sagacité du lecteur.



### *« Météores du délire »*

La deuxième partie de l'ouvrage est centrée sur le déclenchement et les « phénomènes élémentaires », réduits à « ce signe infime du patient » auquel l'analyste voue son attention (p. 109). Ce signe est attendu au joint de l'incroyance et de la certitude, car « on ne peut croire que ce dont on n'est pas sûr. Ceux qui sont sûrs [...] n'y croient pas. Ils ne croient pas à l'Autre, ils sont sûrs de la chose. Ceux-là sont les psychotiques » (1) (p. 157).

La transcription du texte de la présentation d'Alain, dix-sept ans, admis dans une structure de soins-études permet de distinguer les « marques premières » (p. 92) du « couple certitude-conviction », qui vient « habiller » celles-ci. Si les certitudes psychotiques concernent un mode spécifique de jouissance qui s'ordonne selon les classes différentielles classiques des psychoses – paranoïa, schizophrénie, mélancolie – les « perplexités », contingentes, sont le produit des traces singulières de « bouts de langues » qui ont percuté le vivant. En tant qu'elles font événement, elles existent sous la forme d'une collection de signifiants a-sémantiques indélébiles. Étayé par les intervenants de la structure institutionnelle rigoureuse qu'il élit comme partenaire, le sujet trouve la force d'endosser cet incurable et de le symptomatiser au point où, excédant les capacités de traitement du discours, il peut se rebrousser en effets de création (p. 93).



D'avoir situé le délire comme tentative de nouer les trois dimensions R, S et I, permet à l'analyste de parier sur une solution moins coûteuse. Ainsi, l'enjeu dans le cas de Jade consiste à brider la jouissance effrénée dont le sujet est la proie par une conversation qui façonne le bord d'elle-même qu'elle avait jusqu'ici échoué à construire.

L'insistance discrète de l'analyste à occuper, le temps qu'il faut, la place de partenaire inédit sur lequel le sujet peut étayer ses constructions et y abriter ses solutions est le trait commun de ces cas remarquables qui composent un nuancier sans fin des manières dont le psychanalyste entre dans la partie, la joue, la suspend, la termine. Il s'accommode parfois d'une énigme de toujours (Camil), ou survenue tardivement (Marie) et s'en fait partenaire, non pour « se faire complice d'une élaboration délirante », mais pour « permettre une sortie de l'angoisse que suscitait la perplexité ressentie devant le vide énigmatique de la signification » (p.130). L'énigme peut être fugace et du côté de l'analyste lorsque, surpris de poser à Paul une question sur la manière dont on prononce son nom (p. 151), il en découvre les effets logiques, restés jusqu'alors inaccessibles à la parole.

### *Chêne ou roseau*

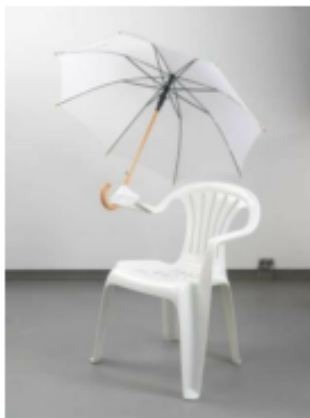
La troisième partie de l'ouvrage est dévolue aux signes discrets de débranchement. Elle met en valeur le mystère du choix de la structure subjective et le contexte du déclenchement, ceux-ci se complétant de la recherche de la petite formation langagière qui a fait signe d'une perplexité concernant tout le signifiant (p. 268). Elle accentue ce qu'est une urgence subjective, lorsque le recours au délire ne traite pas le débranchement du désir. Une série de parcours cliniques brefs, au CPCT, met en lumière comment s'enclenche, à chaque fois, la logique de la position du partenaire symptomatique qu'est l'analyste.

Ce qui fait enjeu dans une cure est une autre réalité *de* laquelle (p. 183) l'analyste participe, lorsqu'il se tient dans une marge où il apprend à se faire le témoin, mais aussi le partenaire des modalités de la parole par lesquels chacun fait entendre ce qui l'évide ou l'excède. L'analyste procède ainsi au recueil des données qui vont commander qu'il se place, se déplace, s'impose, s'efface ou se retire en fonction de la lecture qu'il en aura faite, qu'il installe tel rythme ou tempo, telle tonalité ou atonalité propices à retraiter l'intraitable que l'analysant aura apporté avec lui, afin qu'il puisse conclure et repartir. Ainsi Eva voile la part maudite de ce qui paraît lui faire un destin lorsqu'elle se définit à nouveaux frais, pas tant comme née dame ou l'étant devenue que comme « une fleur qui s'ouvre au rythme de ce qu'elle est » (p. 200).

On peut rencontrer, cristallisée chez un sujet, la folie de la norme qui s'est emparée de notre époque, comme Cédric (p. 229-233) le démontre, lui pour qui seules les procédures forment un rempart contre le passage à l'acte meurtrier, pas sans l'analyste qu'il autorise à baliser avec lui les moments où celles-ci révèlent leur limite.

On peut aussi saisir comment oublis, accidents, actes manqués suppléent la forclusion du symbolique et répondent, hors sens, non pas *à*, mais *de* la question que Laura pose sur sa haine : son parcours au CPCT se sera déroulé entre deux IVG (p. 246-249).

On peut enfin partir des signes discrets que Roman enregistre après qu'une mauvaise rencontre a anéanti son monde (p. 263-269) pour lui permettre de se mettre à l'épreuve du symptôme, comme tempérament à sa certitude.



Pour nouer la série des boucles cliniques produite dans les trois premières parties du livre, une quatrième, consacrée à trois lectures, explore, à partir de points de passage cruciaux entre la doctrine et la pratique lacaniennes, d'une part, et, d'autre part, les avancées érudites ou savantes dans le champ de la linguistique, de la poétique et du passage à l'acte, la logique de démarches singulières. Ici la construction de l'ouvrage révèle sa subtilité : en passer par la littérature, puis par la criminologie, pour, à la toute fin, revenir sur les signifiants primordiaux auxquels il n'est pas un parlêtre qui ne soit assujetti : homme, femme, père, sexe.

- Lacan avait donné au piétinement à l'œuvre dans l'écriture de Pierre Guyotat sa rigueur, en lui conférant sa dignité d'impasse (il est « tout à fait désespéré de langagier le phallus » (p. 284-285). Bernard Lecœur n'en piste pas moins « la lettre [telle qu'elle] se trouve mise en jeu » dans cet effort pour « faire consonner chez ceux qui l'entendent ou le lisent, la jouissance de la lettre [...] intéressée essentiellement à partir du rythme », à savoir « ce qui invente un nouveau sens » (p. 281). Autant il y a divergence entre P. Guyotat et Lacan concernant le phallus, autant le rythme fait convergence. (p. 285).

- Concernant le passage à l'acte criminel de Ernst Wagner (Degerloch, 1913), Réginald Blanchet en ressaisit pas à pas la logique, isolant comment le sujet est persécuté par la substance jouissante de son corps telle que la masturbation la lui révèle. Dès lors, Onan ou

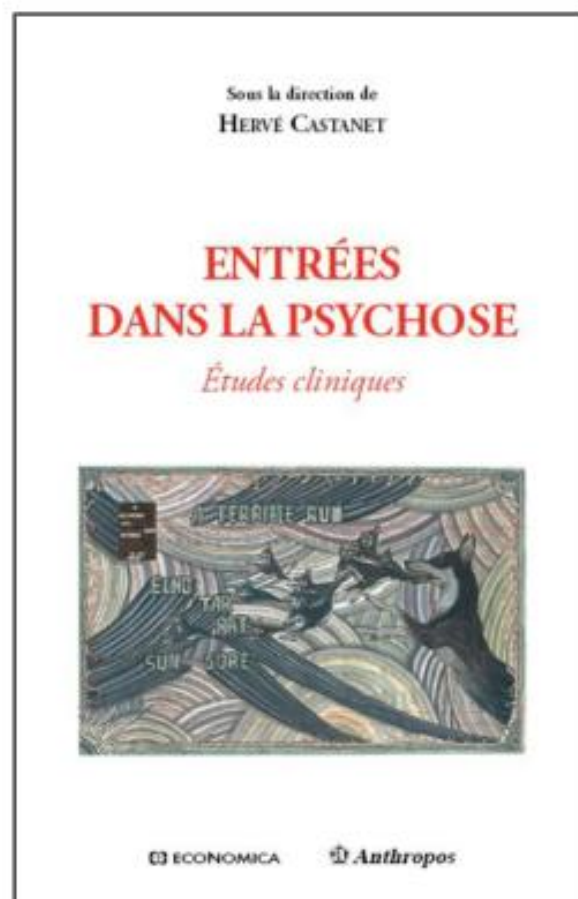
Sodome sont les noms de la « fange du plaisir bestial » à laquelle il est condamné, sous les regards omniscients de son voisinage, lui, mais en lui, ce n'est rien d'autre que la misère sexuelle de l'humaine condition qui se condense, l'insupportable du sans loi de la jouissance, que seule la mise à mort des corps peut traiter, mise à mort qui n'est que la conséquence inexorable de la mort du sujet, de sa réduction au pur vivant infâme.

• La troisième « lecture » est celle, attentive et subtile, de textes *queer*, parus dans la mouvance LGBT.

Ayant situé les malentendus entre les théoricien(ne)s militant(e)s et « la psychanalyse », ayant ressaisi avec J.-A. Miller les stases de « la pensée du père chez Lacan » (p. 304) l'auteur énonce que « l'approche et la prudence cliniques indiquent à quel point ce qui peut s'entendre à partir des normes est inaudible du point de vue de l'inconscient », et soutient, en nous donnant les coordonnées de la position qu'il a décidé de prendre pour diriger la cure de madame C., que « pour qu'un bricolage subjectif tienne, un décalage, un pas-de-côté s'imposent dans l'écoute et le discours » (p. 306). CQFD.

Ainsi, « du côté de la vie », la modestie informe un programme alléchant pour les années qui viennent !

1 : Lacan J., Le Séminaire, livre XII, « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse », leçon du 19 mai 1965, inédite.





## ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR

Entretien avec Véronique Olmi, auteure.  
Propos recueillis par

### Elisabeth Pontier & Benoît Kasolter<sup>1</sup>

« Es-tu sûre que si son mari ou son amant revenait lui dire de souffrir encore, elle répondrait non ? »<sup>2</sup> Cette question de Perdican adressée à Camille ouvre le dernier roman de Véronique Olmi, *J'aimais mieux quand c'était toi*.

Nelly, comme Camille, veut aimer sans souffrir. La scène du théâtre qu'elle retrouve chaque jour est son « couvent », son refuge, son asile. Un soir, la douleur la rattrape. Assis au cinquième rang de « son abris aux fauteuils rouges », elle reconnaît l'homme qui l'a quittée et dont elle a refoulé jusqu'au nom. Parce que l'amour n'est pas une distraction aimable, parce que faire couple ne va jamais tout seul, Véronique Olmi témoigne de la difficulté et du risque d'aimer.

**NL :** Nelly est comédienne. Mater Dolorosa de la pièce de Pirandello *Six personnages en quête d'auteur*, n'incarne-t-elle pas à la scène une douleur qui fait écho à sa douleur d'aimer ?

**V.O.** Je voulais froter ces deux silex :

<sup>1</sup> Le 25 avril 2015 au théâtre du Petit Matin à Marseille

<sup>2</sup> Alfred de Musset, *On ne badine pas avec l'amour*,

l'engagement théâtral et l'engagement amoureux et voir quel feu en surgissait. J'ai placé en exergue de mon roman une phrase extraite de la pièce de Musset *On ne badine pas avec l'amour*, une œuvre qui traite avec beaucoup de justesse de l'engagement amoureux. Après sa rupture avec Paul, Nelly s'est réfugiée dans le déni de la souffrance, de la force du lien. Inconsciemment, une douleur s'était tapie en elle qui attendait son heure. Jusqu'à ce fameux soir où, Mater Dolorosa entrant en scène, elle reconnaît assis, de dos, l'homme qu'elle a aimé. Submergée par une crise de panique-attaque, la comédienne s'effondre et doit quitter la scène.

**NL :** Votre roman décrit les tourments d'une passion amoureuse qui peut être lue du côté de l'Autre scène. Entre Nelly et Paul s'insinue une présence discrète presque fantomatique, celle d'un père que Nelly présente comme un homme sans rébellion n'ayant pas joué sa vie. Deux images dès lors se superposent : le souvenir d'un homme triste s'éloignant, de dos, seul sur la plage (son père) ; et puis, comme un écho au chagrin de l'enfance, les retrouvailles douloureuses avec l'homme qui l'a quittée (Paul).

**V.O.** C'est vrai que le lien amoureux ne se conjugue pas qu'au présent. Nelly a choisi un homme père de famille, un homme interdit comme l'était son propre père, un homme qui ne se retourne pas lorsqu'elle entre en scène et qui porte en lui la possibilité du chaos et du désastre. Sa présence douloureuse et puissante sature l'espace théâtral obligeant Nelly-Mater Dolorosa à lui faire face. Affronter Paul et la douleur d'aimer c'est une façon pour elle de combattre la mort, le néant d'une vie que son père, éternel second rôle effrayé par lui-même, n'a pas osé jouer. Retrouver Paul, c'est accepter de souffrir à nouveau,

Acte II, scène 5.

d'être celle qui vient quand on l'appelle. Je pense que Nelly est comme son père. En voulant se libérer de l'emprise de l'homme interdit, elle ne l'est pas vraiment.

Peut-on dire que Nelly-Mater Dolorosa porte puis exorcise la douleur paternelle ?

**V.O.** Lorsque le père de Nelly marchait seul sur la plage, il ne cherchait pas l'amour. Il se cherchait lui-même à travers le désir qu'il éprouvait pour d'autres hommes. Devenu père d'une famille nombreuse, sans doute par lâcheté, il promenait dans le monde son infinie tristesse. Ce que Nelly aurait sans doute aimé lui dire, ce sont les mots simples de la chanson de Jacques Higelin, *Pars et ne te retourne pas*. D'une certaine façon, en retrouvant Paul, Nelly témoigne d'un courage qui a manqué au père, le courage d'un acte transgressif, celui d'être dans les bras de la personne que l'on désire. Nelly-Mater Dolorosa était hors champ, hors corps. Être à nouveau dans les bras de Paul, c'est pour Nelly réintégrer son corps, se réintégrer soi-même.

**NL :** Lorsque les retrouvailles font voler en éclat le lieu jusque-là inviolable du théâtre, Nelly retrouve le courage de son désir. Diriez-vous qu'elle n'a pas renoncé à l'amour pour cet homme ?

**V.O.** L'amour n'est pas le désir. Là est toute l'ambiguïté. Nelly n'est pas Mathilde, autre figure féminine d'une pièce que j'ai écrite et qui, elle, ne cède pas sur son désir sans amour pour un adolescent. Nelly sait très bien ce que son désir pour Paul charrie. Son lien adultérin avec un homme marié rompt le pacte social et conventionnel qui a régi le destin tragique de son père. Lorsque Nelly rompt avec Paul en l'« autorisant à retourner avec les siens » elle renoue avec le choix paternel d'une vie normalisée qui préserve les apparences. C'est aussi, pour elle, une façon un peu dérisoire de ne pas perdre la partie. On peut s'enorgueillir ou se victimiser d'avoir été quitté mais la rupture est antérieure. Nelly au fond autorise Paul

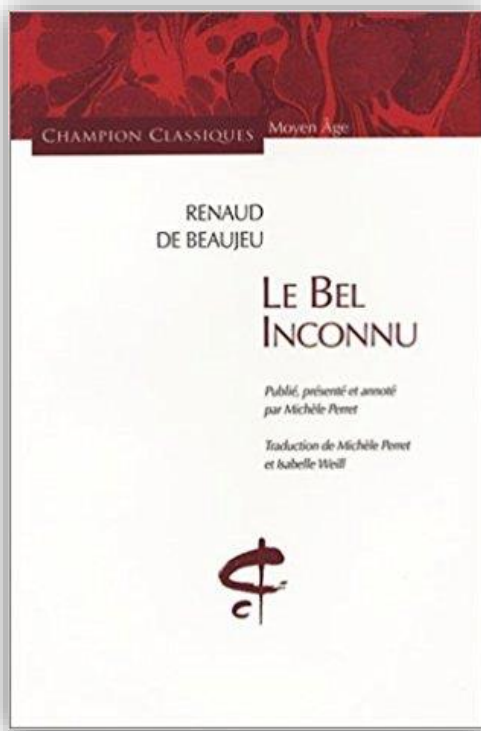
à prendre une décision qu'il avait déjà prise, seul. Elle avait été sa joie... puis était devenue un poids, une tombe. Après, les mots manquent. La rupture n'a pas pu être nommée et c'est cela qui lui est insupportable. Dès lors, revoir Paul c'est essayer de mettre enfin des mots sur leur lien, arracher le bâillon qui recouvrait son âme et prendre conscience que « la vie est là. Mon Dieu... Comme c'est simple ».

**NL :** Ces derniers mots du roman ouvrent pour Nelly et Paul un formidable espace de liberté. Que vont-ils devenir ?

**V.O.** Je n'aime pas conclure mes livres. La vie ne conclut pas. La mort, je n'en sais rien.

**Véronique Olmi** est dramaturge, comédienne, nouvelliste et romancière. En 2001, elle publie son premier roman, *Bord de mer* qui lui vaut le *Prix Alain-Fournier*. Dix ans plus tard, Cet été-là reçoit le Prix des maisons de la presse. En tant que directrice artistique, elle a lancé en janvier 2012, avec *Michèle Fitoussi* et *Anne Rotenberg*, la première édition du festival d'auteurs théâtrales *Le Paris des femmes* au Théâtre des Mathurins. Elle bénéficie d'une reconnaissance internationale : ses ouvrages sont traduits en vingt langues et ses pièces sont jouées autant en France qu'à l'étranger. Son dernier roman : *J'aimais mieux quand c'était toi* est paru en janvier 2015 aux éditions *Albin Michel*.





## LE BEL INCONNU

Un amour, pas sans le père...

Sylvie Goumet

« *L'amour courtois, c'est pour l'homme, dont la dame était entièrement, au sens le plus servile, la sujette, la seule façon de se tirer avec élégance de l'absence du rapport sexuel<sup>3</sup>* »

L'amour courtois, codification amoureuse dont témoigne la littérature au XII<sup>e</sup> siècle, fait de l'amour le produit d'une sublimation. Il exalte le *Fin'amor*, soit l'amour tout dévoué d'un homme pour une femme inaccessible. L'histoire de ce genre littéraire est intimement lié aux croisades. Les oeuvres relayées par les troubadours servent de divertissement aux femmes esseulées dont les époux sont partis en croisade ; elles peuvent ainsi rêver d'amour, voire y prétendre tout en excluant une relation charnelle, la naissance d'un bâtard étant inenvisageable.

<sup>3</sup> Lacan J., Le séminaire, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, p. 65.

Les romans de chevalerie mettent en scène cette version de l'amour. Traditionnellement, ils rapportent les hauts faits d'un chevalier qui gagne l'amour d'une dame en accomplissant pour elle d'innombrables et terrifiantes épreuves. Gagner cet amour c'est obtenir le droit de la servir encore pour satisfaire à des demandes toujours renouvelées ; au terme de sa quête, il n'obtient pas toujours sa main mais souvent celle d'une autre.

A l'aube du XIII<sup>e</sup> siècle, *Le bel inconnu*<sup>4</sup>, attribué à Renaut de Beaujeu, bien que suivant la trame classique des romans de chevalerie, s'en écarte de manière tout à fait singulière. D'une part, le doute sur l'identité de son auteur perdure et ce n'est pas sans lien avec la trame du roman. D'autre part, l'épilogue, que l'auteur rédige à l'intention de sa dame, nous signifie que l'écriture est une modalité de l'amour, une version de sa propre quête.

Le roman rapporte l'histoire d'un adolescent qui ignore son propre nom et se lance dans l'aventure pour délivrer une dame. Il ignore également tout de l'amour et sa quête se construit comme une éducation sentimentale, un parcours initiatique. Le jeune chevalier se trouve divisé entre deux objets : l'objet de sa quête, sauver la fille d'un roi, et l'objet érotique incarnée par une fée.

Il traverse la série des épreuves qui, au-delà de l'affrontement des dragons et autres créatures maléfiques, comportent sa séduction et son emprisonnement par une enchanteresse ainsi que le baiser à une femme serpent qui se révèle être la dame ensorcelée qu'il cherchait à libérer. Le bel inconnu, ayant mis fin aux maléfices, la dame, en remerciement, lui propose le mariage. Or, nous dit-on, il « sut paraître satisfait de ce discours et répondit : *Ma douce dame, c'est avec bonheur que je vous épouserai, si Arthur y consent. C'était le moyen qu'il avait trouvé pour faire*

<sup>4</sup> Renaut de Beaujeu, *Le bel inconnu*, roman d'aventures, édition Champion, Genève, 1983.

patienter la jeune femme et la rassurer par ses paroles ; elle fut ainsi persuadée qu'il l'aimait » bien que l'amour ne soit pas au rendez-vous pour le chevalier. Loin de se rendre à la cour d'Arthur, comme il serait d'usage, il rejoint la fée Blanches-Mains, rencontrée lors de ses périples. Blanches-mains l'a initié aux plaisirs de la chair et à la violence du désir. Elle est une fée comme sa mère, a le même âge, et c'est elle qui ourdit en secret pour lui permettre d'accomplir sa quête. Enfin, elle porte le même nom que sa mère ou presque puisque la mère s'appelle Blanchemal.

Après lui avoir promis qu'il n'épouserait d'autre femme qu'elle, il parvient contre son avis, à joindre la cour pour participer à un tournoi qu'il remporte ; il retrouve, à cette occasion, son nom Guinglain et ... son père, Gauvin. Le roi Arthur lui propose alors la main de celle qu'il a sauvée, voici ce qu'en dit le texte : « Il trouvait la dame belle et intelligente et cela touchait son coeur » C'est donc au second temps seulement que son coeur est touché, et, surtout, après que lui ait été restituée son identité, soit l'héritage paternel. Le nom-du-père le conduit à une autre femme ? Guinglain passe du désir sexuel à l'amour en passant d'une femme à l'autre. Ainsi, comme dans tous les romans de chevalerie, la mission remplie permettra au chevalier de trouver l'amour d'une dame.





**Pour s'inscrire :**

<http://www.section-clinique.org>

SECTION CLINIQUE 2018

INSTITUT du CHAMP FREUDIEN  
sous les auspices du Département de psychanalyse de l'Université PARIS VIII

**SECTION CLINIQUE D'AIX-MARSEILLE**  
Directeur : Jacques-Alain MILLER

SESSION 2018  
Vingt-troisième année

Comment s'orienter dans la clinique aujourd'hui ?

# Lacan et l'amour

Du stade du miroir au nouvel amour

**INSCRIPTIONS**  
Avant le 30 septembre 2017  
 ▶ Particuliers : 360 €  
 ▶ Institutions : 750 €  
 ▶ Étudiants : 220 €  
 À partir du 1<sup>er</sup> octobre 2017  
 ▶ Particuliers : 420 €  
 ▶ Institutions : 800 €  
 ▶ Étudiants : 250 €

**LA CONVERSATION CLINIQUE**  
le 23 mars 2018  
(de 10h à 13h et de 15h à 18h)  
Invités :  
Sonia Chiriaco (Paris)  
Aurélie Pflauevadel (Paris)  
Philippe La Sagna (Bordeaux)  
Clotilde Legault (Paris)  
Journée ouverte au public extérieur

De janvier à juin 2018  
les vendredis de 14 h à 19 h 30  
12 et 26 janvier  
2 et 16 février  
16 et 23 mars (Conversation clinique)  
13 avril  
18 et 25 mai  
15 et 22 juin

et deux « Matinées de la SC »,  
de 10 h à 13 h, les samedis  
17 février  
23 juin

Lieu : Maison du bâtiment,  
344 bd Michelet, 13008 Marseille

Enseignement pris en charge par la formation permanente : 68 heures de formation  
Association UFORCA Aix-Marseille pour la formation permanente  
n° agrément 9 31 30657813  
Secrétariat : 5, rue Vallence - 13008 Marseille - Tél. : 06 12 21 94 75 et/ou 06 61 89 98 70  
E-mail : section.clinique.am@wanadoo.fr

[www.section-clinique.org](http://www.section-clinique.org) - [ww7.fr/LeBlogSC](http://ww7.fr/LeBlogSC)

SECTION CLINIQUE 2018

INSTITUT du CHAMP FREUDIEN  
sous les auspices du Département de psychanalyse de l'Université PARIS VIII

**SECTION CLINIQUE D'AIX-MARSEILLE**  
Directeur : Jacques-Alain MILLER

SESSION 2018  
23<sup>e</sup> année

La Propédeutique s'installe à Aix

# Déprise sociale et nouvelles formes cliniques des psychoses

Enseignement de propédeutique

De janvier à juin 2018  
les mardis de 18 h 30 à 21 h  
16 janvier  
6 et 20 février  
13 mars  
17 avril  
15 mai  
12 juin

Lieu : Centre hospitalier  
Montperrin à Aix-en-Provence

deux Matinées de la SC  
les samedis de 10 h à 13 h  
17 février  
23 juin

Conversation clinique,  
sur le thème *Lacan et l'amour*  
de 10 h à 13 h et de 15 h à 18 h  
samedi 23 mars

une présentation de malade

**INSCRIPTIONS**  
Avant le 30 septembre 2017  
 ▶ Particuliers : 250 €  
 ▶ Formation professionnelle : 450 €  
 ▶ Étudiants : 160 €  
 À partir du 1<sup>er</sup> octobre 2017  
 ▶ Particuliers : 300 €  
 ▶ Formation professionnelle : 500 €  
 ▶ Étudiants : 200 €

Enseignement pris en charge par la formation permanente : 53 heures de formation  
Association UFORCA Aix-Marseille pour la formation permanente  
n° agrément 9 31 30657813  
Secrétariat : 5, rue Vallence - 13008 Marseille - Tél. : 06 12 21 94 75 et/ou 06 61 89 98 70  
E-mail : section.clinique.am@wanadoo.fr

[www.section-clinique.org](http://www.section-clinique.org) - [ww7.fr/LeBlogSC](http://ww7.fr/LeBlogSC)

## BIBLIOGRAPHIE PROPEDEUTIQUE

### SESSION 2018



## Déprise sociale et nouvelles formes de psychose

### Pour les concepts freudiens relatifs à la psychose

#### Freud, Sigmund :

- « La perte de réalité dans la névrose et dans la psychose », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1985.
- « Névrose et psychose », *Névrose, psychose et perversion, op. cit.*
- « Les psychonévroses de défense », *Névrose, psychose et perversion, op. cit.*
- « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense », *Névrose, psychose et perversion, op. cit.*
- « Deuil et mélancolie », *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1972
- « La négation », *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, PUF, 1987.
- « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups) », in Gardiner, Muriel (dir.), *L'homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même*, Paris, Gallimard, coll. NRF, 1981.
- « Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa », *Cinq psychanalyses*, PUF, coll. « Quadriges », 2015.

### **Pour la relecture de « L'homme aux loups »**

Gardiner, Muriel (dir.), *L'homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même*, Paris, Gallimard, coll. NRF, 1981.

#### **Miller, Jacques-Alain :**

- « L'homme aux loups – Première partie », *La Cause freudienne*, n° 72, *La désinsertion subjective*, Paris, Navarin éditeur, novembre 2009.
- « L'homme aux loups – Deuxième partie », *La Cause freudienne*, n° 73, *Les surprises du sexe*, Paris, Navarin éditeur, décembre 2009.

### **Pour la précarité et la déprise sociale**

#### **Castanet, Hervé (dir.) :**

- « *Poubelle égarée au bord d'une autoroute...* » – *Que dit la psychanalyste aujourd'hui de la précarité ?*, Nantes, éditions Pleins feux, coll. L'impensé contemporain, 2009.
- *Entrées dans la psychose*, Paris, Anthropos/Economica, 2017.

#### **Miller, Jacques-Alain :**

- (dir.), *La convention d'Antibes – La psychose ordinaire*, Paris, Agalma / Seuil, coll. Le Paon, 1999.
- « Effet retour sur la psychose ordinaire », *Quarto*, n° 94/95, *Retour sur la psychose ordinaire*, janvier 2009.
- « Clinique ironique », *La Cause freudienne*, n° 23, *Énigme de la psychose*, février 1993.
- (dir.), *Situations de subjectives de déprise sociale*, Paris, Navarin, 2009.

INSTITUT du CHAMP FREUDIEN

sous les auspices du Département de psychanalyse de l'Université PARIS VIII

SECTION CLINIQUE D'AIX-MARSEILLE Directeur : Jacques-Alain MILLER

## BIBLIOGRAPHIE SECTION CLINIQUE

SESSION 2018



### Lacan et l'amour

*Les références de Lacan*

#### La prégnance imaginaire de l'amour et sa symbolisation

##### Captation imaginaire

« Remarque sur le rapport de Daniel Lagache : "Psychanalyse et structure de la personnalité" », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 647.

*Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 301 et suivantes.

*Le Séminaire, livre III, Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 281 et suivantes.

##### Une logique de la demande, avoir et manque

*Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 77 et suivantes + p.151 et suivantes.

*Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, 2013, p. 11 et suivantes.

*Le Séminaire, livre VIII, Le transfert*, Paris, Seuil, 2001, p. 203 et suivantes.

## **La part de réel dans l'amour**

### **Pulsion de mort**

*Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 57 à 86 +, p. 211 et suivantes.

### **Jouissance**

*Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 199 et suivantes, + p. 303 et suivantes + p. 375 et suivantes.

### **Homme / femme**

« Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », *Écrits, op. cit.*, p. 725.

*Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 386 et suivantes.

*Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 129 à 178.

### **Le non-rapport sexuel**

*Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 93 et suivantes.

*Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 61 et suivantes + p. 73 et suivantes.

*Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent »*, leçon du 21 mai 1974 (inédit).

*Le Séminaire, livre XXV, « Le moment de conclure »*, leçons du 15 novembre 1977 et du 11 avril 1978 (inédit).

## ***Les références de Jacques-Alain Miller***

« L'objet jouissance », *La Cause du désir*, n° 94, Paris, Navarin, *L'objet caché*, octobre 2016, p. 100 et suivantes.

« Causerie sur l'amour », *Cahiers*, n° 10, publication de l'ACF-VLB, printemps 1998, p. 11.

« Un répartitoire sexuel », *La Cause Freudienne* n° 40, *Maladies d'amour*, Paris, Navarin, octobre 1999, p. 5.

« Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause Freudienne*, n° 43, *Les paradigmes de la jouissance*, Paris, Navarin, octobre 1999.